

COMPTES RENDUS

SALAZAR Noël B. et Kiran JAYARAM (dir.), 2016, *Keywords of Mobility: Critical Engagements*. New York et Oxford, Berghahn, coll. « Worlds in Motion », 196 p., bibliogr., index.

L'ouvrage dirigé par Noël B. Salazar et Kiran Jayaram, *Keywords of Mobility: Critical Engagements*, offre une réflexion théorique qui est aussi ancrée dans l'expérientiel sur les concepts en lien avec la mobilité. Il s'agit d'un ouvrage collectif de huit chapitres réunissant surtout des anthropologues, à l'exception d'un chercheur en migration, diversité et justice (Malasree Neepea Acharya, chap. 2) et d'un psychologue (Nichola Khan, chap. 5).

Le livre commence avec une réflexion de Salazar, un anthropologue, réitérant l'importance de réfléchir la mobilité. D'après l'auteur, plusieurs conceptions de la mobilité sont trop souvent tenues pour acquises alors que ce terme implique différentes réalités selon le contexte et l'individu. Par conséquent, le concept dépasse largement les discours dominants associés à la capacité et à la liberté de mouvement. Dans le monde globalisé actuel, les formes de mobilité se multiplient. Ainsi, une réflexion critique sur la mobilité oblige les chercheurs à se pencher sur les processus socioéconomiques qui permettent le déplacement, empêchent ou forcent les individus et les groupes à se déplacer.

Dans *Keywords of Mobility*, c'est l'approche par mots clés de Raymond Williams (1976) qui est mobilisée. L'importance de cette approche réside dans le fait que la signification des concepts se modifie rarement en isolement, mais plutôt à la conjoncture d'autres concepts. Le but des analyses offertes dans ce livre est, d'un point de vue universitaire, de dépasser la simple généalogie en y intégrant l'analyse des contestations et points de rupture dans les changements de significations qui ont eu lieu au cours de l'histoire. Chaque chapitre étudie un mot clé, qui est analysé à la lumière de la mobilité pour comprendre les diverses implications théoriques et pratiques de cette dernière, mais aussi les articulations complexes qu'elle entretient avec ces autres concepts. Nous y retrouvons : « capital » (Jayaram, chap. 1), « cosmopolitisme » (Neepea Acharya, chap. 2), « liberté » (Bartholomew Dean, chap. 3), « genre » (Alice Elliot, chap. 4), « immobilité » (Khan, chap. 5), « infrastructure » (Mari Korpela, chap. 6), « motilité » (Hege Høyer Leivestad, chap. 7) et « régime » (Beth Baker-Cristales, chap. 8).

Les chapitres sont généralement structurés de manière à offrir une brève histoire du terme étudié ainsi qu'une profonde réflexion conceptuelle sur ce dernier et son utilisation en lien avec la mobilité. L'apport de cet ouvrage réside principalement dans l'illustration des problématiques relevées par des exemples ethnographiques (comme des travaux auprès de jeunes sans-papiers aux États-Unis ou en Amazonie péruvienne pour examiner les formes de libertés contemporaines). Ceci démontre la pertinence de la discipline anthropologique pour l'étude de problématiques aussi globales et actuelles que la mobilité.

Chaque concept mobilise une littérature abondante qui est difficile à maîtriser dans son ensemble. C'est la structure de l'analyse qui permet au lecteur de bien comprendre les enjeux discutés et de les saisir dans la réalité ethnographique présentée. Par exemple, Elliot,

dans son chapitre sur le genre, restreint les enjeux qu'elle aborde. Le résultat est un chapitre clair qui joue son rôle de susciter une réflexion chez le lecteur tout en éclairant l'importante polysémie de la conjoncture du genre et de la mobilité, même si celle-ci n'est pas explorée exhaustivement. Consciente que le genre peut être analysé comme une classification ou un processus, l'auteure nous présente ses effets sur la mobilité, où le genre est la prémisse et la mobilité le résultat, ainsi que les effets de la mobilité sur le genre, où Elliot explore le pouvoir de transformation contenu dans la mobilité affectant le genre.

D'un autre côté, pour ce qui est de certains chapitres, le lecteur se perd dans une tentative d'analyse exhaustive de ces paradigmes et conjonctures. Par exemple, le chapitre sur le capital (Jayaram) introduit plusieurs types de capital, comme le capital humain, économique, social, intellectuel et biologique, pour ne nommer que ceux-ci. Il devient difficile de suivre à quel type de capital l'auteur fait référence dans la suite de sa discussion. De plus, Jayaram fait un constant aller-retour entre différents niveaux d'analyse qui rendent les exemples ethnographiques futiles.

Le livre codirigé par Salazar et Jayaram est une introduction manifeste à la question de la mobilité et des liens qu'elle entretient avec plusieurs autres concepts. Pris dans ce sens, les chapitres ouvrent la porte aux incommensurables possibilités offertes par le paradigme de mobilité. Ce paradigme permet de jeter un regard nouveau, mais significatif, sur des situations ethnographiques qui touchent, notamment, les réalités en lien avec l'immigration. Ainsi, *Keywords of Mobility* est un apport aux études sur la migration qui oblige le chercheur à se pencher sur les effets de la rencontre entre divers concepts qui se transforment mutuellement.

Référence

WILLIAMS R., 1976, *Keywords: A Vocabulary of Culture and Society*. New York, Oxford University Press.

Maude Arsenault
Département d'anthropologie
Université de Montréal, Montréal (Québec), Canada

HAYES Matthew, 2018, *Gringolandia: Lifestyle Migration Under Late Capitalism*. Minneapolis, University of Minnesota Press, coll. « Globalization and Community », 280 p., illustr., tabl., cartes, ann., bibliogr., index.

Dans *Gringolandia: Lifestyle Migration Under Late Capitalism*, Matthew Hayes dresse un portrait sociologique aussi frappant qu'évocateur des migrants de style de vie (*lifestyle migrants*) nord-américains s'installant à Cuenca (Équateur). Ce phénomène migratoire du Nord vers le Sud séduit de plus en plus de Nord-Américains, et ce, pour trois raisons principales selon l'auteur : le rêve d'une retraite à l'étranger, où le coût de la vie est

moins élevé ; le goût de l'aventure, motivé par le désir d'échapper à la condition politico-économique nord-américaine ; l'envie d'« exotisme » dans un environnement culturel nouveau susceptible d'offrir les expériences de vie convoitées. Les migrants de style de vie à qui Hayes donne la parole se définissent comme des réfugiés économiques et non comme des expatriés ou immigrés. L'auteur développe dès le départ le concept de « géoarbitrage », exercice d'une forme transnationale d'utilitarisme des migrants, qu'il reconnaît comme un legs du colonialisme. Sa recherche s'inscrit dans la continuité coloniale de la société globale, concept qu'Anibal Quijano (2000) qualifie de « *coloniality of power* ». En effet, aucun sujet n'illustre mieux les structures globales coloniales que la migration transnationale. L'image de couverture est d'ailleurs brillamment choisie et reflète parfaitement cette forme de colonialité.

Dépeignant toute la complexité de la migration motivée par la recherche d'un style de vie, l'ouvrage de Hayes est à la fois une « ethnographie de l'inégalité globale » (p. 7, notre traduction) et une cartographie des conséquences socioéconomiques des déplacements utilitaristes des Nord-Américains vers le Sud. L'auteur s'appuie sur une recherche de terrain menée dans la ville de Cuenca, en Équateur, dont le centre historique — Centre historique de Santa Ana de los Ríos de Cuenca — est inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 1999. Qualifiée par les commerçants d'espace d'échange social dans lequel règne un esprit communautaire et qui possède une valeur d'usage et d'existence, cette place est aujourd'hui transformée par la création d'un espace patrimonial justifié par sa « revitalisation » en vue d'un label et au profit d'une élite, au détriment des traditions d'une communauté. La place est donc l'exemple d'un héritage social détruit. En analysant la construction patrimoniale de Cuenca, l'auteur décrit le parcours de restauration fortement imbriqué dans ce qui est appelé la « revitalisation urbaine de la colonialité » (Atkinson et Bridge 2005). Plusieurs réflexions sont à entreprendre en ce qui a trait aux risques liés à la patrimonialisation d'un centre historique par l'UNESCO. Des exemples « d'embaumement patrimonial » et d'excessive touristification dans les villes de Venise, en Europe, ou de Québec, en Amérique du Nord, sont déjà visibles et bien documentés.

L'originalité de *Gringolandia* réside dans le fait de dévoiler les impacts des *gringos* et la suprématie qu'ils exercent subrepticement sur la culture hôte équatorienne, voyant leur présence comme un facteur bénin du développement et du niveau de vie des Cuencanos (p. 93). L'analyse de Hayes s'ancre dans un corpus bibliographique qu'historicise, contextualise et déstabilise la notion de « *whiteness* ». L'auteur montre parfaitement comment le « privilège blanc » dépend de la présence et de l'interaction avec les « autres » non-Blancs (p. 96). Il indique le pouvoir qu'exerce cette migration du Nord, capitaliste et néocoloniale, sur l'appropriation de l'espace social des pays visités et sur la division mondiale du travail (p. 183), marquant ainsi l'échafaudage d'une sociologie d'inégalités globales (p. 190).

Le travail ethnographique de Hayes est d'envergure et nourrit l'ambition, bien satisfaite, de changer le regard directionnel des migrations en analysant les enjeux du déplacement Nord-Sud, une sorte de revers de la médaille migratoire, celui de la classe moyenne blanche nord-américaine, qui mérite une plus grande attention dans les recherches anthropologiques actuelles. À travers cette grammaire émotionnelle des perceptions des Nord-Américains à Cuenca (p. 87), Hayes s'inscrit dans la continuation d'un projet socioanthropologique d'envergure et jamais achevé, celui de la prise de conscience que la conviction barycentrique du *Nous* est encore très forte.

Références

- ATKINSON R. et G. BRIDGE, 2005, « Introduction » : 1-17, in R. Atkinson et G. Bridge (dir.), *Gentrification in a Global Context: The New Urban Colonialism*. Londres, Routledge.
- QUIJANO A., 2000, « Colonialidad del poder, eurocentrismo y América Latina » : 201-246, in E. Lander (dir.), *Colonialidad del saber, eurocentrismo y ciencias sociales*. Buenos Aires, CLACSO-UNESCO.

Marco Romagnoli
Département des sciences historiques
Université Laval, Québec (Québec), Canada

FRANQUESA Jaume, 2018, *Power Struggles. Dignity, Value, and the Renewable Energy Frontier in Spain*. Bloomington, Indiana University Press, coll. « New Anthropologies of Europe », 264 p., illustr., bibliogr., index.

Cet ouvrage de Jaume Franquesa s'inscrit dans le champ de l'anthropologie de l'énergie. Il pose, à la lumière du cas particulier du sud de la Catalogne, un regard critique, ancré dans la théorie de l'économie politique, sur les enchevêtrements de la vie rurale, de la subsistance et de la production énergétique afin d'offrir une réflexion visant à éclairer le présent et l'avenir de cette dernière.

Power Struggles. Dignity, Value, and the Renewable Energy Frontier in Spain, dont l'auteur est spécialiste du sud de l'Europe, se base sur un terrain de recherche réalisé en pointillé entre 2011 et 2014. Structuré en sept chapitres, en plus de l'introduction, le livre présente les personnages et les enjeux historiques et contemporains relatifs à la production d'énergie dans la région rurale paupérisée et aride du sud de la Catalogne, loin des clichés paradisiaques mettant en scène les côtes méditerranéennes espagnoles. Chaque chapitre est descriptif et expose de manière approfondie les particularités ethnographiques du terrain, présentant finement les lieux et les acteurs de la recherche. Les descriptions sont en dialogue — dans un style vivant — avec divers auteurs d'approches critiques en anthropologie.

L'ouvrage offre un regard historique et contemporain sur l'émergence de l'économie extractiviste de la production d'énergie en Espagne et dans le sud de la Catalogne en examinant comment la production d'énergie hydroélectrique, nucléaire et éolienne s'est structurée et a été successivement appuyée par les systèmes politique et économique en place depuis plus d'un siècle, et s'est maintenue grâce à eux. L'auteur montre aussi que bien que des énergies dites renouvelables, comme l'énergie éolienne, commencent à être exploitées, elles ne permettent pas une organisation socioéconomique, politique et environnementale plus juste ou équitable ; au contraire, elles exacerbent les structures d'accumulation déjà en place.

Franquesa fait la démonstration de l'évolution en parallèle de l'économie paysanne à celle de la production d'énergie et des moments où ce qu'il appelle des économies morales différentes, paysanne et énergétique, se sont croisées. Malgré les luttes citoyennes et politiques de longue date dans la région et l'instrumentalisation du secteur de l'énergie par une partie de la population locale afin de consolider ses pratiques agricoles et l'économie locale, le modèle de production d'énergie a contribué à déstructurer la région et ses activités de base. *Power Struggles* retrace les initiatives locales pour assurer la survie de la population qui s'articulent avec la mise en valeur du territoire, du paysage et du terroir. Ainsi, le livre met par exemple en dialogue des archives journalistiques ou de conseils municipaux et des entretiens pour documenter ces parcours de luttes environnementalistes et citoyennes jusqu'à aujourd'hui sur la scène locale et nationale. Ce même jeu d'échelles entre des programmes de développement, des politiques économiques, les contraintes normatives et légales de l'implantation de projets énergétiques et les expériences de développeurs et de travailleurs de l'énergie permet de brosser un tableau diachronique qui met en lumière, par des sources variées, les tractations et les ressorts de la mise en œuvre et de l'opération de centrales d'énergie. Ainsi, les enjeux propres à différentes échelles sont mis en parallèle, mettant au jour les effets systémiques de la mise en œuvre de projets d'extraction.

L'analyse qui encadre cette exploration est soutenue sans être lourde. Alors que les concepts de base de l'économie politique — la « valeur », la « production », l'« accumulation », l'« aliénation » — structurent l'examen des données, Franquesa y greffe des concepts et des positionnements qui sont débattus dans les théories actuelles dans ce champ, renouvelant par là notre interprétation de la production d'énergie. Plus particulièrement, la notion de « rebuts » (« *wastes* ») permet de problématiser la marginalisation des régions productrices et des acteurs centraux en explorant la « face cachée » de la valeur des mécanismes de l'extractivisme. La notion de « dignité », qui fait l'objet d'une exploration foisonnante depuis une décennie en sciences sociales, permet quant à elle de se pencher sur les ressorts des luttes paysannes et de l'économie de subsistance des agriculteurs d'amandes et d'olives en terrasses sèches. De très nombreux concepts animent, parfois trop rapidement, ces explorations tout au long du livre, et il aurait été intéressant que certains soient plus approfondis. De même, le champ de l'anthropologie de l'énergie aurait pu être mobilisé davantage dans les analyses proposées.

Cet ouvrage est d'intérêt pour les anthropologues qui travaillent sur les enjeux de production énergétique, bien sûr, mais aussi pour ceux qui s'intéressent à « l'économie verte », à la néolibéralisation de la nature et au développement régional. *Power Struggles* offre aussi un regard riche et nuancé sur les luttes citoyennes et permet de nourrir les réflexions en cours quant à la résistance et la décroissance.

Sabrina Doyon
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada

CLAVEYROLAS Mathieu, 2017, *Quand l'hindouisme est créole. Plantation et indianité à l'île Maurice*. Paris, Éditions de l'EHESS, coll. « Cahiers de l'homme », 344 p., illustr., glossaire, bibliogr., index.

L'île Maurice est un grand symbole du métissage que l'on perçoit dans les contextes postcoloniaux. Comme en Amérique du Sud ou ailleurs, les habitants y construisent leur identité à partir d'un passé esclavagiste, de migration et surtout de lutte pour survivre loin de leurs origines. C'est dans ce contexte colonial et postcolonial — où l'esclavage apparaît comme un élément important dans le processus de construction d'une nation indépendante — que Mathieu Claveyrolas dresse le portrait socioreligieux des communautés locales et plus particulièrement de l'« hindouisme mauricien ».

Claveyrolas, chargé de recherche au Centre d'études de l'Inde et de l'Asie du Sud à l'École des hautes études en sciences sociales (Paris), présente, dans un premier temps, sa recherche et sa méthodologie fondée sur des années d'observations — plusieurs séjours de terrain ont été financés par son laboratoire de recherche entre 2008 et 2015 — et d'entretiens avec les Mauriciens au-delà d'une vaste étude bibliographique sur l'histoire de ce territoire en tant que recherche sur l'« hindouisme mauricien ». Son objectif, dans *Quand l'hindouisme est créole*, est de montrer les particularités des pratiques hindoues de l'île Maurice et non pas simplement leurs différences par rapport à l'hindouisme vécu en Inde. Comme l'auteur le souligne, son ethnographie ne vise pas à illustrer les modifications éventuelles de la croyance hindoue au regard de la migration et de la diaspora qui en est issue. Elle porte plutôt sur la configuration de l'hindouisme tel qu'il est pratiqué à l'île Maurice.

À partir d'une définition de l'hindouisme mauricien comme « créole et de plantation » (p. 10), c'est-à-dire une pratique hindoue née en raison de l'invisibilité de la population créole face aux élites locales, l'auteur situe sa recherche à la lumière des particularités de la réalité mauricienne : d'une part, un hindouisme ordinaire, celui des fidèles qui le pratiquent au quotidien ; de l'autre, la créolité envisagée par l'auteur comme une identité générée au sein de la structure économique et sociale qu'est la plantation.

Quand l'hindouisme est créole est divisé en trois parties. La première s'intéresse à l'histoire de l'île Maurice depuis la prise de l'archipel par les Hollandais au XVI^e siècle, en passant par le pouvoir français, jusqu'à ce qu'il devienne une colonie britannique au XIX^e siècle. Territoire de « peuplement », l'absence d'un peuple autochtone est soulignée par l'auteur comme une façon de développer une source de richesses pour les économies européennes profitant de la prise de l'île pour la production sucrière au tournant du XVIII^e siècle. Après l'abolition de l'esclavage par les Britanniques, en 1835, la politique de « l'engagisme », le recrutement de travailleurs « volontaires » liés par un contrat de cinq ans, fut mise en place et donna lieu à une diaspora indienne massive.

Comme d'autres anthropologues qui ont mené des travaux sur la formation d'une nation née du métissage — notamment Gilberto Freyre, avec son ouvrage *Maîtres et esclaves* (1978) portant sur la formation de la nation brésilienne et le développement des rapports de race au Brésil —, Claveyrolas documente l'histoire mauricienne et ses rapports avec l'hindouisme. Ainsi l'auteur raconte, dans la deuxième partie de l'ouvrage, l'histoire

de vie d'un entrepreneur mauricien, Reynolds, fils de migrants indiens de Pondichéry convertis au catholicisme. L'auteur suit son parcours depuis sa naissance jusqu'à sa réussite économique, qui a fait de lui l'un des grands entrepreneurs de la région.

Dans la dernière partie, Claveyrolas analyse les particularités de l'hindouisme mauricien tout en montrant comment les enjeux religieux s'inscrivent à la fois dans le colonialisme et dans la construction d'une nouvelle identité. Il s'intéresse de même aux rapports entre le mouvement à travers l'océan Indien et la reconfiguration d'une structure basée sur l'idée-valeur des « castes », aux lieux de culte et aussi aux liens entre plantation, sacré et dévotion hindoue.

Par une ethnographie de la religion hindoue menée à l'île Maurice, Claveyrolas révèle à son lecteur une réalité conflictuelle où l'identité est construite en relation avec les origines indiennes et africaines de la population. *Quand l'hindouisme est créole* est une œuvre dédiée à donner la voix à un nouveau visage de l'hindouisme exploré par l'anthropologie classique, fondamentale pour penser les relations entre les élites locales, la construction d'une identité ambiguë et la religiosité comme acteur au sein de la construction d'une identité nationale.

Référence

FREYRE G., 1978, *Maîtres et esclaves*. Paris, Gallimard.

Otávio Amaral da Silva Corrêa
Département d'anthropologie
Aix-Marseille Université, France et
Université fédérale de Pelotas, Brésil

MOSKO Mark S., 2017, *Ways of Baloma. Rethinking Magic and Kinship from the Trobriands*, avant-propos de Eduardo Viveiros de Castro, préface de Pulayasi Daniel. Chicago, HAU Books, coll. « The Malinowski Monographs », 516 p., illustr., carte, glossaire, bibliogr., index.

Mark S. Mosko se distingue comme l'un des chefs de file de l'anthropologie océaniste contemporaine. Dans *Ways of Baloma. Rethinking Magic and Kinship from the Trobriands*, et cent ans après la publication des *Argonauts of the Western Pacific [Les argonautes du Pacifique occidental]* (1922) de Bronislaw Malinowski, il entreprend de revisiter, sur les plans théorique, conceptuel et ethnographique, non seulement les travaux de cet ancêtre de la discipline, mais aussi ceux des générations d'anthropologues qui se sont succédé depuis en terrain mélanésien et trobriandais. Avant d'entamer ses recherches auprès des Trobriandais, Mosko était déjà bien connu pour ses travaux chez les Mekeo du Nord (Papouasie–Nouvelle-Guinée). Depuis les débuts de la discipline, l'Océanie, et plus particulièrement la Papouasie–Nouvelle-Guinée, a

toujours représenté un terreau fertile pour les débats théoriques et conceptuels sur des thèmes clés, dont les économies de l'échange et du don (incluant les circuits *kula*) ; la parenté, les rapports de genre, la logique clanique et le rôle des lignées matrilineaires et patrilineaires ; la notion de « personne » et les théories locales de la procréation humaine ; les figures d'autorité et de la chefferie ; le sacrifice, les tabous, le sacré et le profane ; les pouvoirs et pratiques magiques et rituels ; les relations objets/sujets ; l'aliénable et l'inaliénable ; et, dans les thèmes plus contemporains, les processus locaux d'appropriation de la modernité et du christianisme. Autant de thèmes et de débats traités au fil des neuf chapitres de cet ouvrage et repensés par l'auteur avec sagacité et élégance, avec comme fil conducteur la notion de la « personne dividuelle » (« *partible person* »). L'avant-propos est signé par Eduardo Viveiros de Castro, spécialiste de l'Amazonie et l'un des principaux tenants du tournant ontologique.

Dans les études mélanésianistes, le concept de la « personne dividuelle » (dite aussi composite, fractale, divisible, relationnelle), élaboré initialement par Marilyn Strathern dans *The Gender of the Gift* (1988), a été au fondement de ce qu'il est depuis convenu d'appeler la « New Melanesian Ethnography [Nouvelle ethnographie mélanésienne] » (NME). Cette idée novatrice élaborée à partir de la théorie classique de Marcel Mauss sur l'échange et le don s'attache à démontrer comment la personne mélanésienne, au contraire de la personne dite individuelle et conçue comme auto-fondée et a-relationnelle de l'idéologie occidentale moderne, se constitue et se trans-forme au gré des échanges et des trans-actions de types multiples. Dans son analyse de la socialité mélanésienne et des processus de production de la personne humaine, Strathern souligne la dimension genrée de tels interrelations et échanges. Dans *Ways of Baloma*, Mosko complexifie et élargit la réflexion théorique et l'analyse ethnographique de Strathern en faisant valoir la dimension magico-religieuse et l'agencéité des esprits, dont les esprits *baloma*, dès lors partie prenante des échanges et des trans-actions et considérés aussi comme des personnes dividuelles. L'auteur définit ainsi les esprits *baloma* :

Il faut comprendre que dans la perspective autochtone, chaque être humain (*tomota*) vivant dans le monde visible et matériel connu sous le nom de Boyowa est animé par une « âme » *baloma* immatérielle. Après la mort, cette « âme » *baloma* est réputée sortir du corps et aller vivre à Tuma, le pays des morts, en tant qu'« esprit » invisible *baloma* désincarné qui est toujours humain (*tomota*) à tous égards. Par conséquent, les personnes Boyowan et les esprits Tuman sont *tous deux* reconnus comme des êtres également sensibles (p. 8, notre traduction).

Selon Mosko, le concept de « personne dividuelle » s'applique donc autant aux humains qu'aux esprits (parmi ceux-ci les ancêtres *baloma*, les esprits totémiques, les divinités chrétiennes). Ils sont dès lors consubstantiels et participent — ensemble — à la reproduction du monde. Les concepts de « *partibility* » et de « *participation* » sont tous deux au cœur de son analyse. Dans toutes les sphères de la vie trobriandaise, le pouvoir de la magie résiderait alors non seulement dans la valeur et le pouvoir symboliques des paroles et des incantations sacrées des humains comme l'avait proposé Malinowski, et comme d'autres l'ont fait après lui, mais aussi dans l'agencéité et la participation active des esprits ainsi interpellés. Cet ouvrage permet de revisiter la pensée, la cosmologie et la socialité des Trobriandais. En outre, Mosko ramène au-devant de la scène des domaines classiques comme la parenté et la magie que l'anthropologie contemporaine a quelque peu délaissés, alors même qu'ils continuent d'imprégner la vie et la réalité de plusieurs peuples et régions du monde. En cela, l'ouvrage offre aussi des avenues novatrices pour repenser les processus mélanésiens de changements culturels et de christianisation.

En sus de ses apports ethnographiques et analytiques, la valeur indéniable de cet ouvrage tient au dialogue continu que l'auteur engage avec les principaux tenants de la discipline, autant les ancêtres comme Malinowski, Durkheim, Mauss, Lévy-Bruhl, Lévi-Strauss, Evans-Pritchard, Leach et Douglas que les contemporains comme Tambiah, Sahlins, Viveiros de Castro, Wagner et Strathern, pour n'en nommer que quelques-uns. Fort des réflexions théoriques et conceptuelles ainsi que des visées ethnographiques et analytiques du XXI^e siècle, *Ways of Baloma* est un ouvrage remarquable, digne des classiques comme *Les Argonautes du Pacifique occidental*, *Witchcraft, Oracles and Magic Among the Azande* [Sorcellerie, oracles et magie chez les Azandé] (Evans-Pritchard [1937]) ou encore *The Gender of the Gift*, lesquels se sont imposés comme des lectures obligatoires pour des générations d'anthropologues et d'étudiants diplômés et auront ainsi permis à la discipline, chacun en leur temps, de se déployer sur de nouveaux horizons.

Références

- EVANS-PRITCHARD E., 1937, *Witchcraft, Oracles and Magic Among the Azande*. Oxford, Oxford University Press.
- , 1972, *Sorcellerie, oracles et magie chez les Azandé*. Paris, Gallimard.
- MALINOWSKI B., 1922, *Argonauts of the Western Pacific*. Londres, Routledge et Kegan Paul.
- , 1963, *Les argonautes du Pacifique occidental*. Paris, Gallimard.
- STRATHERN M., 1988, *The Gender of the Gift. Problems with Women and Problems with Society in Melanesia*. Berkeley et Los Angeles, University of California Press.

Sylvie Poirier
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada

RODON Thierry, 2019, *Les apories des politiques autochtones au Canada*. Québec, Presses de l'Université du Québec, coll. « Politeia », 320 p., illustr., tabl., encadrés, bibliogr., glossaire.

L'ouvrage de Thierry Rodon, *Les apories des politiques autochtones au Canada*, propose un survol historique et contemporain du rapport de l'État canadien aux peuples autochtones par l'intermédiaire du regard critique du politologue. Le titre trahit la position de l'auteur : les politiques autochtones du Canada aboutissent à une aporie, c'est-à-dire une « contradiction insoluble dans un raisonnement » (p. 3). Cette contradiction se retrouve dans le paradoxe créé d'un côté par l'ouverture de l'État canadien à la reconnaissance des nations autochtones, de leurs droits à l'autodétermination et à l'égalité, et de l'autre côté par sa fermeture concomitante à toute forme de réelle souveraineté autochtone (p. 4). Ces apories, l'auteur nous les présente au travers de plusieurs points clés de l'histoire des politiques

autochtones canadiennes. Bien sûr, l'ouvrage aborde les enjeux centraux ayant marqué au fer rouge la relation de l'État canadien aux peuples autochtones, tels que la Loi sur les Indiens, les pensionnats et l'instauration du système de réserves. Cependant, l'épine dorsale du livre se trouve dans la présentation d'enjeux politiques contemporains variés, comme les politiques territoriales, l'autonomie gouvernementale et le développement économique des peuples autochtones. Si ces enjeux sont éminemment complexes, Rodon réussit fort bien à amener le lecteur à en comprendre les grandes lignes en consacrant le premier tiers de son ouvrage à une description à la fois vulgarisée et étoffée des différents concepts, conjonctures et événements ayant mené à la situation politique actuelle définissant les relations entre l'État et les Autochtones au Canada.

Cet ouvrage, qui est la version manuscrite d'un des cours de l'auteur (p. 4), est divisé en trois sections : l'évolution des politiques dans le temps, leur application contemporaine et trois études de cas. La mission pédagogique de ce livre se fait d'ailleurs ressentir à de nombreuses reprises. Chaque chapitre est introduit par différents objectifs pédagogiques et est conclu par un retour sur ses points clés. *Les apories des politiques autochtones au Canada* comporte aussi un glossaire permettant aux non-initiés de s'approprier quelques concepts importants aidant à mieux comprendre l'évolution et l'application des politiques autochtones canadiennes.

Bien que Rodon soit politologue de formation, son ouvrage offre un intéressant apport à l'anthropologie, de par la vue d'ensemble qu'il donne des politiques autochtones canadiennes, dans lesquelles l'anthropologue s'intéressant aux questions autochtones sera forcément plongé au cours de ses recherches. La force de l'anthropologie n'étant pas la compréhension macro des enjeux sociaux, ce livre peut certainement contribuer à couvrir des angles morts de la recherche anthropologique ou, du moins, venir étoffer la compréhension de l'anthropologue desdits enjeux autochtones. Cependant, bien que l'intérêt pour l'anthropologie soit indéniable, la réelle force de cet ouvrage se retrouve dans la qualité de sa vulgarisation. Ce n'est donc pas en tant qu'anthropologue que je conclurai ce compte rendu, mais bien en tant que jeune enseignant.

Après avoir lu *Les apories des politiques autochtones au Canada* d'une couverture à l'autre, il m'est apparu inévitable que j'utilise dorénavant cet ouvrage dans mes cours portant sur les enjeux autochtones au Québec et au Canada, non seulement pour son contenu, mais aussi pour la qualité de la synthétisation et de la vulgarisation qui y est faite. Cependant, dans une approche pédagogique, une fois que la matière est vulgarisée, il devient nécessaire d'accompagner les étudiants pour qu'ils poussent plus loin leurs réflexions et leur curiosité, et explorent des pistes de recherche. C'est malheureusement ici que se trouve la faiblesse de l'ouvrage. En effet, alors que l'auteur passe en revue un grand ensemble d'enjeux, certains d'entre eux ne sont pas appuyés par une bibliographie permettant de pousser plus loin les recherches. Par exemple, l'ouverture sur les cas des États-Unis, de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande permet une intéressante mise en perspective des enjeux autochtones dans le monde, mais n'est pas étayée d'une bibliographie permettant au lecteur d'aller plus loin dans ses recherches. Certaines sections du livre sont mieux pourvues que d'autres sur ce plan, mais je considère qu'une section bibliographique à la fin de chaque chapitre, qui permettrait au lecteur d'approfondir ses réflexions, aurait certes constitué un ajout d'une grande pertinence à l'ouvrage.

Somme toute, *Les apories des politiques autochtones au Canada* fournit une importante mise à jour de la littérature sur le sujet. Alors que les enjeux autochtones prennent de plus en plus de place dans l'arène publique, ils sont trop souvent mal compris. En cela, un ouvrage tel que celui-ci permet de contribuer à la construction du pont entre le monde universitaire et le grand public. En plus de sa pertinence pour l'anthropologie de par son regard englobant, il a le potentiel de devenir un incontournable pour accompagner l'enseignement des questions autochtones au Canada.

François-Xavier Cyr
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada

JÉRÔME Laurent, Nicolas BOISSIÈRE, Manoel Ribeiro DE MORAES JÚNIOR, Flávia Cristina Araújo LUCAS et Josias DA COSTA JÚNIOR (dir.), 2018, *Natures et sociétés. Identités, cosmologies et environnements en Amazonie brésilienne*, préface de Rachel Léger, postface de France, Luce et Stephen Davidson. Louvain-la-Neuve, Academia–L'Harmattan, coll. « Investigations d'anthropologie prospective », 416 p., illustr., bibliogr., index.

Au confluent de l'anthropologie, des sciences de l'environnement, de la sociologie et des sciences des religions, les 15 textes, divisés en quatre parties, présents dans *Natures et sociétés. Identités, cosmologies et environnements en Amazonie brésilienne* offrent un portrait du bas-Tapajós, au Pará, et créent parallèlement des ponts vers le reste du Brésil et de l'Amérique.

Cet ouvrage codirigé par Laurent Jérôme, Nicolas Boissière, Manoel Ribeiro de Moraes Júnior, Flávia Cristina Araújo Lucas et Josias da Costa Júnior réunit les travaux des chercheurs et étudiants ayant participé au programme court « Amazonies, au rythme des eaux » (Université du Québec à Montréal [UQAM]) ainsi qu'au séminaire terrain qui s'en est suivi en mai 2015. Ce programme, mis sur pied par Laurent Jérôme et Robert Davidson, respectivement professeur et professeur associé à l'UQAM, avait comme triple objectif d'informer les étudiants sur les diverses réalités de l'Amazonie, de développer leur regard interdisciplinaire et de les initier aux méthodes d'enquête ethnographique (p. 11). Les travaux étudiants paraissant dans ce livre sont le résultat de l'expérience de terrain qu'a permise le séminaire de trois semaines qui eut littéralement lieu « au rythme des eaux », sur un bateau parcourant les fleuves et s'arrêtant à Bélem, Santarém et dans quelques communautés environnantes. Ce livre se veut également un hommage au chercheur Robert Davidson, décédé durant l'écriture de celui-ci.

La qualité des textes et des réflexions est inégale, probablement en raison du manque de connaissances générales de plusieurs étudiants sur le Brésil et de la courte durée de leur formation terrain. Quelques confusions et un manque de précision sur les régions et les termes portugais apparaissent à certains endroits. De plus, en raison de la formation et du voyage communs de ces étudiants ainsi que de l'entrecroisement de leurs thèmes de recherche, la majorité des articles se ressemblent sur le plan de la structure et plusieurs anecdotes se répètent. Cela assure cependant une complémentarité, tant en ce qui a trait aux sujets abordés qu'aux nombreuses références communes, et permet d'instaurer un dialogue pertinent entre les auteurs. Ainsi, chaque article se présente comme la continuité des textes précédents.

Même si le contenu de l'ouvrage n'est pas des plus innovateurs, *Natures et sociétés* a le mérite d'offrir des réflexions détaillées et approfondies sur l'expérience terrain des étudiants et des chercheurs. Le texte introductif de Ingrid Hall, présenté comme une « ouverture comparative » (p. 27), trace d'ailleurs cette première ligne directrice : en s'intéressant aux classifications locales dans les Andes péruviennes, Hall porte un regard analytique sur son terrain ethnographique et sur la construction de son enquête.

L'ouvrage se divise en quatre parties thématiques. La première, plus théorique, porte sur les « [c]osmologies et natures amazoniennes ». Une base théorique sur la religion et son imbrication en Amazonie est présentée, ce qui est important en vue des chapitres suivants. Le texte de Flávio Leonel Abreu da Silveira et de Véronique Isabelle (p. 83) est un apport important à l'ouvrage et à la compréhension de l'Amazonie avec sa description à la fois juste et poétique de la région de Belém et de ses îles. Les auteurs expliquent que dans les cosmologies amazoniennes « tout peut être animé et/ou doté d'un potentiel interactif, ce qui donne une signification probante du sensible et de l'imaginaire sur le plan symbolico-pratique de l'existence réelle [des] esprits et phénomènes » (p. 87).

Les deux parties suivantes sont majoritairement composées des textes des étudiants. Alors que la deuxième — « Identités et pratiques sociales » — porte sur des études illustrant la complexe construction des identités et des pratiques sociales particulières de l'Amazonie, la suivante — « Ethnographies réflexives » — se concentre sur les processus et l'expérience des participants sur le terrain. Le texte de Julie Laplante (p. 273) se démarque particulièrement en offrant un regard différent et une écriture moins traditionnelle qui font écho à la poésie du Pará et à l'interconnexion du temps, de l'espace et des imaginaires des mondes amazoniens. La dernière partie, intitulée « Territoires et écodéveloppement », propose une belle conclusion en présentant des analyses critiques de divers projets d'écodéveloppement mis en place en Amazonie brésilienne.

Ainsi, la qualité de l'ouvrage se retrouve plutôt dans les réflexions sur le processus de l'expérience terrain que dans sa contribution aux recherches amazoniennes. De plus, l'élection de Jair Bolsonaro à la présidence du pays en 2019, ses discours et les décisions qu'il prend relativement à l'Amazonie (promesses de projets miniers, d'agriculture industrielle et de barrage hydroélectrique) laissent entrevoir, au moment d'écrire ces lignes, une objectivation encore plus grande de ce territoire et de ses ressources ainsi qu'un futur incertain pour les peuples qui y vivent. Les réflexions présentées dans cet ouvrage collectif sont donc un point de départ pertinent quant au devenir amazonien.

Léane Tremblay
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada

CHAVE-DARTOEN Sophie, 2017, *Royauté, chefferie et monde socio-cosmique à Wallis ('Uvea). Dynamiques sociales et pérennité des institutions*. Marseille, pacific-credo Publications, 317 p., illustr., cartes, bibliogr., glossaire, index, ann.

L'ouvrage de Sophie Chave-Dartoen concerne la société de Wallis, petit archipel de l'Océanie française (Polynésie occidentale), et s'intéresse à l'histoire de sa chefferie, institution centrale dans la vie du pays, aujourd'hui comme hier. L'objectif de *Royauté, chefferie et monde socio-cosmique à Wallis ('Uvea). Dynamiques sociales et pérennité des institutions* est de montrer ce que peut être l'étude d'« une organisation sociale et d'un système de valeurs propres à une société cosmomorphe » (p. 9). L'auteure se focalise moins sur les bouleversements de cette histoire que sur les *continuités* (institutions, valeurs) qui la traversent, celles-ci *organisant* les transformations de la société (p. 61). Sont donc examinées les « différentes modalités de la reproduction du social » au cours de l'histoire et est interrogé « le jeu combiné de ce que Marshall Sahlins appelle la structure et [*sic*] la conjoncture » (p. 7).

Cet ouvrage a peu d'équivalents dans la littérature anthropologique sur Wallis. Il combine une démarche de recherche historique et une approche anthropologique holiste à l'exemple de celle de Daniel de Coppet (1990). Il s'appuie sur un travail très sérieux, se fondant sur une masse importante de données (travaux de terrain, fouilles archéologiques, archives). Chave-Dartoen défend et illustre avec brio « une analyse au plus près des catégories, des logiques et des valeurs que permettent de dégager les textes anciens et l'ethnographie contemporaine » (p. 40). Ainsi se trouve saisi le rôle central de la « coutume » dans l'organisation de la vie insulaire et au travers des obligations cérémonielles, le poids du statut dans les rapports entre individus, entre individu et société, et surtout la fonction structurante de l'ancienneté/ancestralité dans les relations entre les vivants comme entre les vivants et les morts.

L'écriture claire et fluide de l'auteure rend la lecture plaisante. Cependant, les présentations générales de l'introduction (53 p.) auraient gagné à être davantage synthétisées. Sur le contenu global, très riche, je ne ferai que deux observations principales.

À propos de la conversion, l'auteure écrit : « l'organisation générale des relations en termes d'ancienneté relative [...] fut modifiée pour intégrer le Dieu chrétien sans subir de modification profonde dans son principe » (p. 193-194, nos italiques). Le dieu chrétien aurait été ainsi installé au sein du panthéon wallisien sans effet notable sur la société. Avant la conversion, l'au-delà wallisien constituait un monde d'une infinie richesse où les ancêtres, source de vie et fondement premier du lien social, étaient en connexion permanente avec les vivants. Dénommés *temonio* (démons) par les missionnaires, ils furent bannis du panthéon au profit d'un dieu nouveau et unique, universel et transcendant, parfaite antithèse des divinités anciennes. S'il est vrai qu'en dépit de la volonté missionnaire les Wallisiens contemporains ont conservé un lien *personnel* fort avec les ancêtres — lesquels continuent à jouer un rôle quotidien et rituel déterminant —, ça ne signifie pas que le dieu chrétien ait été intégré « sans modification profonde » (p. 193). Universel, celui-ci est puissant mais lointain et connecté à la modernité occidentale ; surtout, son lien avec les Wallisiens demeure largement *impersonnel*, à l'inverse de la relation aux ancêtres, fondée sur la parenté. Si l'ancestralité est, selon

l'auteure, l'un des fondements cardinaux du caractère *cosmomorphe* des relations sociales, alors on voit mal comment l'intégration d'un tel dieu à l'au-delà wallisien aurait pu se faire « sans modification profonde » (p. 193-194) du caractère socio-cosmique du monde wallisien.

L'auteure utilise le terme *royauté de droit divin* pour désigner la fonction royale à Wallis (p. 121). Hérité de l'histoire française, il signifie que le roi de France, par le sacre, détient son pouvoir de Dieu et s'élève au-dessus de *tous* sujets. Elle ne convient pas au *hau* de Wallis. On voit mal le Père Bataillon, évangéliste de Wallis (1837) et ardent défenseur du protectorat français, reconnaître le *hau* de Wallis comme « roi de droit divin » au même rang que le souverain français. Surtout, cette qualification est profondément contraire à l'institution du *hau* wallisien. La destitution des *hau* par les autres chefs ou à la demande de simples sujets, puis leur remplacement, est si courante dans l'histoire qu'elle paraît faire partie intégrante de la fonction. Dans un article sur le leadership polynésien, l'historien Niel Gunson (1979) a formulé l'hypothèse que le terme *hau* — « le champion » — renvoie au caractère *structurellement contesté* de la fonction. Dans ces conditions, parler de « royauté de droit divin » pour le *hau* wallisien relève d'un anachronisme européo-centré qui condamne à mal comprendre l'histoire passée et présente de cette société.

Depuis 2005, une profonde crise dynastique clive l'ensemble du corps social wallisien, y compris les familles, nouvelle fragmentation de la représentation que les Wallisiens ont de leur monde et dont ils se plaignent amèrement. Curieusement, Chave-Dartoën n'y fait que de brèves allusions.

La pérennité de l'histoire wallisienne continue-t-elle à *organiser* les bouleversements contemporains conservant à la société son caractère socio-cosmique ? On peut seulement réaffirmer que, même pérennes, les « logiques profondes » de la société wallisienne n'en demeurent pas moins des objets pris dans l'histoire, ce qui implique qu'elles ne doivent pas être *essentialisées* — ce que plaidait déjà Marshall Sahlins, à propos des sociétés polynésiennes, dans son livre *Islands of History* (1985), en forgeant le concept de « structure de la conjoncture ».

Références

- COPPET D. de, 1990, « The Society as an Ultimate Value and the Socio-Cosmic Configuration », *Ethnos*, 55, 3-4 : 140-150.
- GUNSON N., 1979, « The *Hau* Concept of Leadership in Western Polynesia », *The Journal of Pacific History*, 14, 1 : 28-49.
- SAHLINS M., 1985, *Islands of History*. Londres et New York, Tavistock Publications.

Françoise Douaire-Marsaudon
CNRS-Crédo

Centre de recherche et de documentation sur l'Océanie, Marseille, France

BAO Hongwei, 2018, *Queer Comrades. Gay Identity and Tongzhi Activism in Postsocialist China*. Copenhagen, NIAS Press, coll. « Gendering Asia », 277 p., illustr., bibliogr., filmogr., index.

Hongwei Bao propose dans *Queer Comrades. Gay Identity and Tongzhi Activism in Postsocialist China* une compilation d'observations effectuées depuis 2007 sur certaines communautés homosexuelles de la Chine urbaine. Comme d'autres livres récents focalisant sur le même sujet (Engbretsen et Schroeder 2015 ; Zheng 2015), il souligne le fait que bien que le mot *tongzhi* (同志) puisse référer à l'ensemble des groupes LGBTI (lesbiens, gais, bisexuels, transgenres, intersexes) du pays, il est dans les faits utilisé et revendiqué quasi exclusivement par la communauté homosexuelle masculine. L'approche de Bao se distingue des autres recherches puisqu'il affirme clairement son appartenance à la communauté *tongzhi* et demande de surcroît aux chercheurs chinois étudiant les questions queer dans leur pays de remettre en question le « particularisme chinois » et de dialoguer davantage avec les chercheurs occidentaux spécialisés dans ces questions.

Le titre de l'ouvrage demande une explication, le sens du mot *tongzhi* (« camarade ») ayant une connotation très spécifique dans le pays (ce mot a été créé en 1911 par une organisation militant contre un projet politique de la dynastie Qing [p. 69], puis tant les nationalistes du Guomindang que les communistes se le sont approprié). Dans son usage actuel, il sert d'auto-identification à des homosexuels masculins chinois qui mettent de l'avant leur « qualité citoyenne » (*suzhi*, 素质) pour appuyer leurs revendications. L'appellation *tongzhi* souligne également leurs différences avec deux autres groupes d'homosexuels masculins. Le premier est composé de personnes très cosmopolites et réfère à des modes de vie partagés dans les communautés homosexuelles occidentales. Le second est la génération d'homosexuels plus âgés utilisant le mot *tongxinglian* (同性恋) pour s'identifier. Les *tongzhi* trouvent d'ailleurs ce mot stigmatisant parce qu'il rappelle la période où toute homosexualité était officiellement liée à un désordre mental.

Si *tongzhi* renvoie donc à une catégorie spécifique d'homosexuels masculins chinois, l'ouvrage montre finement les différences multiples existant entre les personnes qui s'en réclament ainsi que l'importance du lieu de résidence des individus en ce qui a trait à leur auto-identification. L'auteur, qui reprend en partie des propos tirés de sa thèse de doctorat soutenue à l'Université de Sydney (2011) et d'articles déjà parus, nous offre une enquête de terrain multisituée (Pékin, Shanghai et Canton) sur la longue durée, ce qui donne un livre extrêmement riche en données empiriques.

Les huit chapitres de *Queer Comrades* traitent de sujets parfois hétéroclites, l'auteur revenant entre autres sur les divergences tactiques des communautés homosexuelles gaies et lesbiennes à la suite de l'apparition du sida au pays et de sa prise en charge sanitaire par l'État. Bao dévoile également différentes stratégies utilisées par des *tongzhi* et quelques autres regroupements LGBTI pour revendiquer leurs droits ou avoir la permission d'organiser un événement leur étant dédié. Les *tongzhi* parlent par exemple du respect des « droits des citoyens » (*gongmin quan*, 公民权) plutôt que du respect des « droits humains » (*renquan*, 人权), expression rédhibitoire aux yeux du pouvoir en place. Dans le même ordre d'idée, l'utilisation du mot *queer* (*ku'er*, 酷儿) est préférée à l'emploi d'*homosexuel*, les autorités n'ayant pas connaissance des valeurs symboliques attachées à ce mot. Le livre survole par ailleurs l'utilisation d'Internet et les subtilités dont ces communautés font usage alors qu'un chapitre entier est consacré aux « cures de guérison » qui sont toujours d'actualité dans le

pays. En effet, bien que l'homosexualité ne soit plus, depuis 2001, systématiquement traitée comme une pathologie mentale en Chine continentale, des thérapies sont toujours entreprises lorsqu'un individu n'est pas « confortable » avec son homosexualité ou « en harmonie avec lui-même » (*zhiwo hexie*, 知我和谐) (p. 94). Enfin, un chapitre souligne l'importance qu'a le réalisateur de cinéma et activiste Cui Zi'en pour la communauté *tongzhi*.

Ce livre dense en données l'est aussi du point de vue conceptuel, s'appuyant sur de très nombreux auteurs auxquels se réfèrent les penseurs de la théorie queer, Michel Foucault étant ici le plus mobilisé (concepts de « biopouvoir », de « gouvernementalité », de « société carcérale »...). Pour comprendre l'introduction de l'ouvrage, cette compilation de concepts demande un niveau d'abstraction élevé. Cependant, les éléments théoriques sont par la suite distillés de façon opportune, au fil des interprétations de l'auteur qui jalonnent l'ouvrage.

Les stratégies d'utilisation des zones grises dans le militantisme des *tongzhi*, tout comme l'ensemble des données présentées dans le livre, en font une lecture nécessaire pour toute personne s'intéressant aux communautés LGBTI chinoises. D'une manière plus large, le livre reste pertinent pour comprendre certains phénomènes de contestation dans le pays et est une bonne porte d'entrée pour un public souhaitant en connaître davantage sur les implications politiques reliées à la vie quotidienne des Chinois.

Références

- ENGBRETSSEN E. L. et W. F. SCHROEDER (dir.), 2015, *Queer/Tongzhi China. New Perspectives on Research, Activism, and Media Cultures*. Copenhague, NIAS Press.
- ZHENG T., 2015, *Tongzhi Living. Men Attracted to Men in Postsocialist China*. Minneapolis, University of Minnesota Press.

Adrien Savolle
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada

SALAZAR Juan Francisco, Sarah PINK, Andrew IRVING et Johannes SJÖBERG (dir.), 2017, *Anthropologies and Futures: Researching Emerging and Uncertain Worlds*, postface de Paul Stoller. Londres et New York, Bloomsbury, illustr., bibliogr., index.

Dans ses approches classiques du Temps, l'anthropologie s'est généralement tournée vers l'étude des temporalités du passé et notamment de la « présence du passé dans le présent » au travers, par exemple, de la « mémoire » ou encore de la « tradition » (Munn 1992 : 112-116). Depuis les années 1990, de nombreux anthropologues ont critiqué cette tendance et ont appelé à considérer les manières dont les individus dans différents contextes sociaux et culturels envisagent et mettent en œuvre concrètement dans le présent les futurs qu'ils ont préalablement imaginés (Wallman 1992 ; Persoon et Est 2000 ; Appadurai 2013 ; Pels 2015).

L'ouvrage collectif *Anthropologies and Futures: Researching Emerging and Uncertain Worlds* codirigé par Juan Francisco Salazar, Sarah Pink, Andrew Irving et Johannes Sjöberg s'inscrit directement dans ces questionnements contemporains en anthropologie. Il fait suite à deux événements multidisciplinaires organisés en 2014 par l'Association européenne des anthropologues sociaux (EASA) : *Anthropology at the Edge of the Future: Forward Play Lab* (Estonie) et le colloque du *Media Anthropology Network*. Les quatorze chapitres s'ouvrent par le manifeste rédigé à la suite de ces événements, où les chercheurs du *Future Anthropologies Network* nous invitent à décloisonner notre pratique de l'anthropologie et à donner de l'importance aux réflexions critiques sur les façons possibles de conceptualiser et d'approcher concrètement les futurs imaginés par les sujets de l'ethnographie (chap. 1, p. 4).

Pour Sarah Pink, Yoko Akama et Annie Fergusson, si « les futurs » sont une préoccupation aussi centrale dans les recherches sociales actuelles, alors l'espace de discussion que représente cet ouvrage collectif doit nous permettre de réfléchir aux manières de les étudier ethnographiquement (chap. 9, p. 144). Ainsi, si les premiers chapitres posent principalement les bases théoriques d'une anthropologie des futurs, les suivants contribuent à opérationnaliser ces considérations théoriques dans nos pratiques ethnographiques. La plupart des auteurs consacrent d'ailleurs une grande partie de leur chapitre à la promotion et à l'imagination de nouvelles méthodologies orientées vers les futurs. Toutefois, en se positionnant au cœur de la création de ces futurs et de ces « mondes en émergence », les auteurs des différents chapitres ne souhaitent pas simplement redéfinir notre manière de mener la recherche en anthropologie. Au croisement de l'anthropologie, de la sociologie et de la géographie, mais aussi des recherches sociales et culturelles sur les sciences et les technologies, le design et l'environnement, ces chercheurs aux traditions universitaires variées souhaitent avant tout se tourner vers une anthropologie engagée (p. 2) ; une anthropologie qui ne nous mène pas simplement à ethnographier les futurs auxquels nous sommes confrontés lors du terrain ethnographique, mais qui participe aussi activement à la construction de ces mêmes futurs (Pink et Salazar, p. 15).

De l'expérience du futur à travers l'objet qui a été conçu et construit — le « Fab Pod » — dans les locaux du Royal Melbourne Institute of Technology (Pink, Akama et Fergusson, p. 136) jusqu'au documentaire de science-fiction réalisé en Antarctique (Salazar, p. 151.), des futurs imaginés par des migrants égyptiens vivant en Italie (Alexandra D'Onofrio, p. 189) à ceux parfois oubliés des femmes âgées polonaises (Magdalena Kazubowski-Houston, p. 209), l'ouvrage brille très certainement par le grand éclectisme des recherches présentées. Si on ne peut que saluer l'idée de ramener l'anthropologie au cœur de notre connaissance « du futur », il est toutefois nécessaire de mentionner que tous les chapitres ne se valent pas en matière de qualité et de pertinence quant aux méthodologies employées et aux conclusions apportées. En effet, les tentatives de certains auteurs de ramener les préoccupations du futur dans leurs terrains ethnographiques respectifs démontrent le côté parfois très artisanal des perspectives théoriques et méthodologiques avancées. Ce trait est toutefois assumé et revendiqué par la plupart des contributeurs de cet ouvrage, qui ne sont pas sans s'identifier à une pratique parfois très « manuelle » et « créatrice » de l'anthropologie où, comme il est écrit dans le manifeste constituant le premier chapitre : « Nous nous salissons les mains » (p. 2, notre traduction).

Références

- APPADURAI A., 2013, *The Future as Cultural Fact: Essays on the Global Condition*. Londres et New York, Verso Books.
- MUNN N. D., 1992, « The Cultural Anthropology of Time: A Critical Essay », *Annual Review of Anthropology*, 21, 1 : 93-123.
- PELS P., 2015, « Modern Times. Seven Steps Toward an Anthropology of the Future », *Current Anthropology*, 56, 6 : 779-796.
- PERSON G. A. et D. VAN EST, 2000, *The Study of the Future in Anthropology*. Utrecht, Stichting Focaal.
- WALLMAN S., 1992, *Contemporary Futures Perspectives From Social Anthropology*. Londres, Routledge.

Lucas Aguenier
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada

BENOIST Odina, Jean-Yves CHÉROT et Hervé ISAR (dir.), 2018, *Concepts en dialogue. Une voie pour l'interdisciplinarité*, préface de Odina Benoist, Jean-Yves Chérot et Hervé Isar. Aix-en-Provence, Presses universitaires d'Aix-Marseille, coll. « Droits, pouvoirs et sociétés », 354 p.

La question de l'interdisciplinarité a suscité au cours des dernières décennies plusieurs réflexions, questionnements, voire remises en question. En particulier, les contributions que la recherche peut en tirer, théoriquement, ne sont pas toujours au diapason des résistances que lui opposent autant les champs disciplinaires que les institutions universitaires et de recherche elles-mêmes. La fusion récente des trois universités d'Aix-Marseille, chacune forte d'une dominante — respectivement en droit, lettres et médecine — constitua un test concret des contributions et des limites de l'interdisciplinarité. À l'initiative d'anthropologues de cet établissement fut organisée une série de tables rondes réunissant des chercheurs de multiples disciplines invités à faire le point sur les contributions de l'interdisciplinarité par le biais d'une réflexion sur une série de concepts utilisés de façon hypothétiquement différente par chacune. Dans *Concepts en dialogue. Une voie pour l'interdisciplinarité*, une quarantaine de participants à ces tables rondes font le point sur leurs conceptions de la loi, de l'erreur, de la preuve, du fait, de la réalité et de la vérité.

La première partie de l'ouvrage codirigé par Odina Benoist, Jean-Yves Chérot et Hervé Isar aborde de front le concept d'« interdisciplinarité ». Des anthropologues, juristes et historiens tentent de cerner ce que recouvre ce concept, ses interfaces avec les notions de « multidisciplinarité » et de « transdisciplinarité » et les questionnements que

soulèvent ses mises en application, tant sur le plan individuel que sur celui des institutions au sein desquelles évolue chacun des chercheurs. Benoist rappelle d'abord que l'approche interdisciplinaire possède sa propre histoire, une histoire qui en fera pour les institutions de financement de la recherche d'aujourd'hui un impératif incontournable pour les chercheurs, parfois même au risque de saper l'avancement de la connaissance. Au cours de cette histoire, une hiérarchisation finira par s'imposer, reléguant la disciplinarité classique tout en bas de l'échelle de la bonne recherche. Pourtant, certaines problématiques seraient parfois mieux servies par la multidisciplinarité, la transdisciplinarité ou la métadisciplinarité, approches souvent complémentaires qui sont alors définies. Dans « Frontières et perméabilité des disciplines » (p. 27 et suivantes), Jean Benoist relève que c'est très souvent dans les zones limites des frontières disciplinaires, à l'image des métissages culturels, que s'exprime au mieux le potentiel créatif de l'interdisciplinarité. Cette dernière, avant d'être complémentarité des méthodes et des techniques, est d'abord emprunt de concepts qui s'en trouvent enrichis, à condition tout au moins d'éviter de les ramener à de simples métaphores. Dans « Synthèse de la rencontre sur l'interdisciplinarité » (p. 63 et suivantes), Isar conclut des premiers textes de réflexion sur l'interdisciplinarité qu'elle semble remplir trois fonctions. D'abord une fonction microsociologique en ce qu'elle favorise, au-delà du dialogue entre disciplines, un contact et des échanges directs et enrichissants entre chercheurs de divers horizons. Ensuite une fonction idéologique, dans le sens où elle permet le réenchâtement d'un monde qui ne croit plus à la science ni à la raison. Enfin, dans une perspective plus utilitariste, une fonction stratégique, le fait pour les chercheurs de s'inscrire dans la mouvance générale qui en fait une condition obligée de l'accès aux fonds de recherche.

Suivant ces considérations théoriques introductives, le reste de l'ouvrage est consacré à la façon dont plusieurs anthropologues et juristes, mais aussi des historiens, médecins, économistes, journalistes, philosophes, physiciens, ingénieurs, musicologues, etc., abordent ces concepts et en traitent. Chacune des six parties de l'ouvrage se conclue par une synthèse éclairante sur le traitement pluriel des six concepts retenus pour réflexion. Si certains de ces textes sont essentiellement descriptifs, d'autres poussent l'analyse en faisant émerger l'originalité, souvent en mode comparatif, du traitement de ces concepts par leur discipline. Systématiquement, toutefois, cet ouvrage illustre le potentiel mais tout autant les limites de l'interdisciplinarité ou de la multidisciplinarité. Le débat alimenté depuis plusieurs décennies maintenant sur la complémentarité des disciplines ne sera évidemment pas clos par cette publication. Cette dernière n'en constitue pas moins une contribution des plus pertinentes à la réflexion, sachant aller au-delà des considérations purement théoriques cette fois-ci, en l'ancrant dans l'analyse de concepts utilisés par une multitude de disciplines souvent éloignées les unes des autres. Les concepts, ne l'oublions pas, ne sont pas des carcans normatifs qui façonnent et biaisent le regard que la recherche porte sur le monde. Plus que l'incarnation d'un fardeau porté par le chercheur de telle ou telle discipline, le concept est un outil d'analyse de la complexité, un regard porté sur une dimension donnée du réel et le vocabulaire de base de toute construction théorique visant à donner sens au monde. À condition, bien sûr, d'en connaître les limites et de ne pas le réduire dogmatiquement à une grille d'analyse imposée. C'est à une telle réflexion critique et constructive sur le traitement interdisciplinaire des concepts que nous convie cet ouvrage.

Raymond Massé
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada

SOULIER Philippe, 2018, *André Leroi-Gourhan (1911-1986). Une vie.* Paris, CNRS Éditions, 646 p., illustr.

Dans cette biographie de l'ethnologue et archéologue français André Leroi-Gourhan, Philippe Soulier nous présente le résultat de plus de 20 années de documentation, se fondant sur les publications scientifiques léguées par Leroi-Gourhan, des archives complémentaires recueillies auprès de plusieurs institutions françaises (Archives nationales, Centre national de la recherche scientifique [CNRS], Collège de France) et les archives personnelles de son épouse, Arlette Leroi-Gourhan. Dans cet ouvrage, l'auteur met en évidence l'importance qu'a eue le paléanthropologue pour la pratique de l'archéologie, mais aussi celle de ses travaux en ethnologie, en histoire de l'art pariétal et dans le domaine de la technologie comparée. Principalement axée sur la vie intellectuelle et universitaire de Leroi-Gourhan, cette biographie contextualise l'évolution de l'ensemble des théories et des méthodes qu'il a aidé à développer. Dans 23 chapitres divisés en sept parties, Soulier aborde thématiquement le cheminement de l'activité scientifique de Leroi-Gourhan. S'ajoutent à cela deux « intermèdes » éclairant trois aspects transversaux des travaux du paléanthropologue : son implication dans les milieux intellectuels catholiques, l'évolution de sa compréhension de l'art pariétal avant 1956 et sa participation à la formalisation de l'archéologie en France par le ministère des Affaires culturelles.

Les deux premières parties de *André Leroi-Gourhan (1911-1986). Une vie* font état de l'enfance et des premières années de formation de cet érudit, de sa mobilisation au début de la Seconde Guerre mondiale en tant qu'« officier du chiffre », de sa participation nébuleuse à la Résistance ainsi que de son insertion progressive en tant que chercheur, enseignant et gestionnaire du patrimoine dans les institutions françaises, notamment par son implication au Musée de l'Homme et au CNRS. Le chapitre 2 traite de son séjour au Japon, de 1937 à 1939, où il part avec sa femme pour enseigner et récolter des données ethnographiques sur les aspects techniques, religieux et anthropologiques de la culture japonaise et des Aïnous de l'île d'Hokkaido, ainsi que pour acquérir divers objets techniques et culturels pour le Musée de l'Homme en collaboration avec le ministère des Affaires étrangères du Japon. Ce voyage permet au jeune ethnologue de se familiariser avec le travail de terrain et de commencer à développer des méthodes de constitution de documentation primaire qui rendent compte des spécificités culturelles et esthétiques de la société japonaise.

Les parties 3 et 4 de l'ouvrage passent en revue l'époque où Leroi-Gourhan enseigne simultanément la technologie comparée, l'ethnologie et la préhistoire à la faculté des lettres de Lyon, puis ses travaux comme maître de recherche au CNRS. Sa perspective selon laquelle l'archéologie ne peut être comprise qu'avec l'aide de l'ethnologie se concrétise par la fondation en 1948 du Centre de documentation et de recherche préhistorique (CDRP) et du Centre de formation aux recherches ethnologiques (CFRE). Le CDRP a été un milieu particulièrement dynamique non seulement pour l'enseignement, mais aussi pour le développement méthodologique et la professionnalisation de l'archéologie en France. Les fouilles du site d'Arcy-sur-Cure illustrent comment Leroi-Gourhan met en pratique, au sein des équipes, une division des tâches permettant d'enregistrer les données de terrain selon l'emplacement stratigraphique et topographique des objets découverts, rappelant que « la fouille est un acte destructeur » et qu'il « est impératif d'analyser et de comprendre chaque niveau avant de le détruire pour pouvoir s'en prendre au suivant » (p. 242).

Les parties 5 et 6 sont centrées sur l'entrée de Leroi-Gourhan à la Sorbonne en 1956, puis au Collège de France en 1969. Pendant cette période productive, la perspective anthropologique globale de Leroi-Gourhan entre dans sa maturité intellectuelle avec la publication de *Le geste et la parole* (1964) et ses apports méthodologiques à l'archéologie se systématisent dans le contexte des fouilles du site de Pincevent, où il assemble une équipe de fouilleurs et de chercheurs en laboratoire de manière à permettre le traitement du matériel extrait de concert avec le travail de fouille. Sont examinées ici les contributions de Leroi-Gourhan sur l'art paléolithique pariétal, dimension de la production intellectuelle du paléanthropologue qui reste fondamentale aujourd'hui. Soulier démontre en effet qu'à cette époque Leroi-Gourhan développe, parallèlement avec Annette Laming-Empeaire, une approche continue de l'organisation, de la composition et de la signification des représentations artistiques. Finalement, la septième partie de cet ouvrage relate les dernières années de sa vie où il continue à s'impliquer sur le terrain de Pincevent ainsi que ses réflexions anthropologiques sur les rapports entre évolution humaine et évolution technique.

Soulier rend compte de l'évolution complexe et minutieuse de la pensée d'un homme qui a cherché à confronter ses interprétations générales et anthropologiques à propos des sociétés de la préhistoire aux limites de ce que les données récoltées sur le terrain permettent d'affirmer et de reconstituer comme histoire pour l'être humain. Cette biographie est une occasion de revisiter l'importance théorique et pratique des réflexions de Leroi-Gourhan pour l'évolution technologique de l'être humain, la compréhension du monde de nos ancêtres et la place centrale qu'il garde encore aujourd'hui dans la pratique de l'archéologie qu'il a aidé à professionnaliser.

Référence

Leroi-Gourhan A., *Le geste et la parole*. Paris, Albin Michel.

*Alexandre Tremblay
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada*